

► une histoire des intellectuels, fût-elle subjective, d'ouvrir un dossier que je n'ai pas instruit mais qui me semble essentiel. Pour essayer d'y voir un peu plus clair. Dans le cas Mounier, c'est autre chose. C'est, en effet, une vieille querelle que j'ai exhumée il y a déjà une dizaine d'années avec *l'Idéologie française* et qui me paraît une bonne querelle parce que le cas d'un Mounier est significatif de l'histoire de France, de ses ambiguïtés, de ses obscurités. En l'occurrence je produis quelques textes maréchalistes datant de 1940 et 1941. Et je montre que la France est ce drôle de pays où l'on pouvait, entre juin 1940 et novembre 1942, ne pas être une canaille, ne pas être raciste ou antisémite, être anti-allemand, aimer son pays, être même prêt, lorsqu'il sera occupé intégralement, à prendre les armes pour le défendre – et où l'on pouvait néanmoins applaudir à la révolution nationale, se mettre au service des ministres de Pétain, faire des exhortations à la jeunesse, etc.

**Globe : Est-ce que, sur ce point, vous êtes en désaccord avec Bernard-Henri Lévy ?**

**R. D. :** C'est un fait : les Français ont pour la plupart été maréchalistes.

**B.-H. L. :** Alors, où est le problème ?

**R. D. :** ...C'est de faire du thème de la communauté, un thème fasciste. La Commune de Paris, le communisme, les coopératives ouvrières, tous les réseaux de la culture de gauche ont été des communautés. Les opprimés ont besoin de communauté, comme les oppresseurs.

**B.-H. L. :** Ce ne sont pas les mêmes communautés.

**R. D. :** L'idée de communauté organique est évidemment une idée tout à fait conservatrice, mais je refuse d'opposer à cette idée-là celle de l'individu libre, sans œillères, atomisé ou atomique. Il n'y a pas d'intellectuel qui puisse dire : « *Je pense donc je suis* », car on a toujours un « nous » derrière le « je » ; il y a toujours des communautés derrière les grandes figures individuelles d'intelligence, des communautés plus ou moins instituées mais, en tout cas, des corps sociaux qui ont été pour partie les universités, les revues, la communauté médiatique aujourd'hui. Tout combat d'idées est un combat de

rien contre les biens communs. En revanche, l'idée d'une communauté identitaire me répugne : elle me semble de nature à ramener l'individu à une vérité primaire et subhumaine. Qu'il y ait des communautés abstraites, des communautés contractuelles, des communautés spirituelles, voilà qui me paraît non seulement légitime, mais probablement indispensable et émancipateur ; ce que je récusé en revanche et crois être, en effet, l'une des matrices les plus constantes des grandes machines de servitude du XX<sup>e</sup> siècle, c'est l'idée que les hommes auraient en commun leur pensée, leur être, leur origine, leur matrice. L'idée de la matrice commune : voilà ce qui me paraît extrêmement choquant. Les instants d'émancipation des hommes, les moments où ils se sont vraiment « élevés », ce sont les moments où ils se sont arrachés à ces communautés de fatalité. Les intellectuels français, de fait, ont pensé la communauté de deux manières différentes. Il s'en est trouvé, comme Mounier, pour inviter les hommes à rejoindre ces communautés primaires et substantielles. Mais quand Bataille, Leiris et Caillois parlent de leurs « communautés », quand ils évoquent leurs communautés électives, sociétés secrètes, il y a là un pari sur une mise en commun qui est générateur de liberté et non pas de servitude. C'est peut-être une obsession, mais je crois vraiment que les communautés, soudées par un lien organique, représentent une barbarie latente, des foyers potentiellement fascistes...

Quels sont, aujourd'hui, les foyers virulents, les foyers où ça peut encore flamber ? La dictature du prolétariat ou l'éloge de la race aryenne, on peut faire confiance à l'humanité des prochaines années, c'est à peu près exclu. Mais, en revanche, l'idée de la bonne communauté, le culte de la jeunesse, le culte de la vie, ça peut reprendre demain matin... Et ce livre, modestement, s'emploie à identifier ces foyers de radiation possible.

**R. D. :** Oh, on apprend tout cela sur les bancs d'université : la différence entre communauté organique et société contractuelle. On est tous d'accord sur le caractère atterrant et barbare de l'exaltation des jeunes...

**B.-H. L. :** Soit. Alors sortons de la distinction universitaire. Est-ce qu'il y a des bonnes communautés ou est-ce qu'il n'y en a que des mauvaises ? Voilà la question. Car ma conviction est qu'en effet les communautés sont inévitables, mais que le problème commence avec le fantasme de la bonne communauté. Un esprit religieux, c'est quelqu'un qui croit qu'il y a une bonne communauté : la sienne ; et, à partir de là, commence la guerre des communautés. Il me

semble, moi, que la démocratie commence avec cette idée, difficilement tenable d'ailleurs, que les communautés sont toujours mauvaises, que l'harmonie parfaite des désirs ou des intérêts ne se fait jamais. Chaque fois que des intellectuels se sont laissés aller à croire qu'il pouvait y avoir une bonne communauté, que les individus pouvaient s'harmoniser en communauté, ils n'ont pas été loin de la barbarie. Le fantasme clé de ce qu'on a appelé le totalitarisme et qui n'est peut-être pas si mort qu'on le croit : le fantasme de la bonne communauté. Regarde ce qui se passe, à nouveau, du côté d'un certain islam.

**R. D. :** La question est, hélas, plus tragiquement compliquée car, quand on réfléchit au concept républicain de nation – c'est-à-dire la libre adhésion à des lois qu'un ensemble d'individus se donnent librement, qui est la définition jacobine : est français qui veut –, on découvre qu'il n'y a pas de communauté sans une part d'hérédité ou d'héritage, c'est-à-dire d'involontaire. La règle rousseauiste de la volonté omet qu'une nation, c'est

## “ un écrivain, c'est quelqu'un qui joue avec cette fatalité de l'appartenance ”

Bernard-Henri Lévy

communautés. Donc la figure de l'individualité intellectuelle me semble être un leurre et un leurre de mauvaise foi. Par ailleurs, dans communauté il y a commun, et j'aime bien l'idée de biens communs, de mise en commun. Bref, je ne crois pas que la grosse idée abstraite de communauté puisse être récusée au nom d'un postulat individualiste. Il y avait dans le projet de Mounier cette idée que la communauté était une alternative à la fois à l'individualisme bourgeois et au collectivisme bureaucratique. Quand je vois aujourd'hui, au Brésil ou au Guatemala, la façon dont la théologie de la libération s'articule précisément sur la constitution de communautés, je reste convaincu que cette idée peut être progressiste. Donc la communauté ce n'est pas seulement le fantasme du corps, le fantasme organique fascisant, elle peut être aussi quelque chose de prométhéen...

**B.-H. L. :** Tu joues sur les mots ou, au contraire, tu ne joues pas assez avec les mots ! Je n'ai jamais fait, ni ici ni ailleurs, le procès de la communauté en soi. Tu dis que tu trouves sympathique l'idée de biens communs. Moi, je n'ai